

I La Cité Grün

Mes grands-parents habitaient une maison ouvrière mitoyenne située la cité Grün, à la sortie de Guebwiller, route d'Issenheim. Au fond du jardin coulait la Lauch, rivière de la vallée vosgienne; dévalait-elle les pentes, comme les arpèges d'un luth, selon une improbable étymologie allemande? Toujours est-il qu'elle roulait du tambour quand elle se faisait torrent et débordait derrière la maison. De l'autre côté de la rivière, la ligne de chemin de fer, plus loin l'usine à gaz, plus loin encore le cimetière au pied de la colline de l'Oberlinger, où les vignes s'accrochent à ses pentes au demeurant fort raides.

Eugène et Marguerite travaillaient dans la filature Frey, située un peu plus bas, à l'orée des champs, lui comme contre-maître, elle comme simple ouvrière. Parfois je dormais chez eux, dans une des deux chambres du haut; la fenêtre s'ouvrait sur la route qui venait de Colmar, où, la nuit, passaient de rares voitures, et la raie de lumière de leurs phares s'attardaient sur le Sacré Coeur du Christ qui était accroché sur le mur d'en face. Depuis mon lit, cette Visitation lumineuse me paraissait comme une opération à coeur ouvert, assez effrayante au demeurant pour l'enfant que j'étais, surtout quand cela se produisait au moment où le bruit de roulement du déchargement du coke ébranlait l'usine à gaz, ou au moment où la locomotive sifflait à l'approche du passage à niveau.

Ce Christ qui ouvre au plus profond sa poitrine comme on ouvre un chandail, était d'ailleurs fort inconvenant, mes parents étaient très prudes, montraient rarement leur corps dénudé et voilà que ce jeune barbu exhibe l'intérieur de sa poitrine pour offrir son coeur au regard de tous. Et le catéchisme du curé n'avait encore rien dit de tout ce mystère.

En face de la maison se dressait une grande bâtisse qui me paraissait immense en comparaison de la demi-maison ouvrière de mes grands-parents. C'était le « château » du propriétaire de la filature Frey. Non pas inaccessible, car le couple avait un garçon un peu plus jeune que moi, il se prénomme Georges, je crois. Il fut au Lycée un de mes camarades de classe, et comme la plupart de la grosse dizaine d'élèves de Terminale S, il a fait des études de

médecine, et a effectué une grande carrière: il a accompagné plusieurs expéditions dans divers massifs, dont l'Himalaya, il me semble. Quand je passais quelques jours chez mes grands-parents, on m'invitait à jouer avec lui, et je me perdais alors dans ce dédale de chambres immenses hautes de plafond, et je me perdais tout autant dans ce parc quand nous y jouions. Il possédait une voiture à pédales rouge.

Chez mes grands-parents; depuis la porte donnant sur la route jusqu'à la porte d'entrée, sur une dizaine de mètres, une vigne abondante enlaçait les tiges de fer d'une tonnelle. Elle se dirigeait ensuite vers la droite où se dressait une table; des chaises en fer attendaient les joueurs de cartes du samedi après-midi, et les parties d'«égaura » - jeu local dont j'ai perdu les règles - se prolongeaient jusqu'au lendemain; ces parties n'avaient pas lieu quand mon grand-père était pas de « service » soit à la paroisse soit à l'église, soit encore dans une fête de village de la plaine d'Alsace.

On entrait dans la maison par un couloir qui aboutissait directement sur la petite cuisine. A côté la salle à manger de forme carrée, éclairée par une fenêtre dont la double vitre protégeait du froid hivernal; elle s'ouvrait à l'est, et une unique ampoule dont le fil pendait du plafond noirci par les émanations du poêle à charbon donnait aux longues soirées une couleur ocre à la pièce; au milieu une table rectangulaire sur laquelle traînait inmanquablement un tapis de jeu dont la teinte rouge s'était estompée au gré des cartes jetées.

En sortant de la salle à manger, en face dans le couloir, une porte aménagée dans la soupente de l'escalier ouvrait sur la cave. On y descendait prudemment, en tenant un bougeoir, car il n'y avait pas de rampe. Et les soupiraux ne laissaient pénétrer qu'une maigre lumière. Creusé à même le terrain, le sol était en terre battu; c'était un endroit rêvé pour un garçon comme moi. De l'antracite déversé par un soupirail, les pommes de terre par un autre, des bouteilles de vin d'Alsace, des bouteilles d'eau pétillante, des oignons, de l'ail, des pommes, des saucissons, des confitures, des pièges à souris, le cellier ressemblait à une corne d'abondance; j'ai appris par mon père que mes grands-parents étaient descendus

dans cet abri de fortune, avant tout au printemps 1945, quand les nazis refusaient de quitter la poche de Colmar.

A droite du couloir, un escalier droit menait à une grande salle de bain, où sur la table de toilette, trônait un cuvette de faïence et un broc, vestiges d'un époque ancienne où l'adduction à l'eau courante n'était pas encore réalisée. D'ailleurs le WC dans la salle de bain lui aussi était récent, calé dans une soupente qui nous obligeait à courber le dos. D'ailleurs au fond du jardin, la cabane qui abritait les toilettes était toujours là, fidèle au poste, et son évacuation déversait la production vers la rivière. Au premier, deux chambres à coucher, celle des grands-parents et une autre, destinée aux oiseaux de passage, dont je faisais partie.

Mais je n'en étais pas le principal. Quand la tante d'Audincourt, la mère de Jean Egen, rendait visite à mes grands parents, elle reproduisait invariablement la même scène; passée le seuil de la porte, elle disait se sentir mal, s'agrippait à la rampe d'escalier et montait se coucher dans la chambre d'ami, et il fallait faire venir le médecin et être aux petits soins avec elle; et lui parler le dialecte était un sirop plus roboratif que n'importe quel médicament. Sans doute devait-elle souffrir de nostalgie: l'ambiance familiale et alsacienne lui manquaient. Il lui arrivait de rester au lit une dizaine de jours avant que son mari, l'oncle Joseph, ne revienne la chercher. Et la scène du malaise se renouvelait tous les six mois à peu près, quand elle quittait son village natal de Lautenbach; en s'arrêtant chez mes grands-parents, une dizaine de kilomètres plus bas, elle se donnait un sursis avant d'aller dans la grande maison d'Audincourt, dans le département du Doubs, où personne ne lui parlait en dialecte, mis à part son mari..

Mais le lieu le plus secret pour moi se trouvait tout de suite à droite de la porte d'entrée. Ma grand mère nous défendait d'y entrer. A quoi donc pouvait-elle servir? Quelles sommités avaient donc le droit d'y pénétrer? Quels trésors s'y cachaient-ils? Même mes parents n'y pénétraient pas. Parfois, quand ma grand mère y faisait le ménage, je risquais un oeil et j'entrevois des meubles sombres cirés, des chaises sculptées, une table recouverte d'un rectangle de cuir d'un noir brillant, des encriers en verre ou en

cristal, d'où surgissaient quelques porte-plumes et même, suprême concession à la modernité, deux stylos à encre, plus loin des boules neigeuses ramenées de Lourdes par la tante Caroline, la statue d'une joueuse de luth trônait sur la commode. Que de magnificence figée dont ils se privaient sciemment, nous y compris. ... Mais ma grand mère fermait prestement la porte derrière elle.

Car il fallait être directeur de la filature, curé, médecin ou l'oncle Joseph pour que s'ouvrît enfin ce lieu secret. Ce privilège me laissait perplexe. D'ailleurs le médecin qui venait examiner ma tante prenait l'escalier, mais l'ordonnance était établie sur le secrétaire de la pièce secrète. Mais revenons-en au curé. Mes grands-parents n'étaient pas des inconditionnels de la foi catholique. Mon père était anticlérical, ma mère beaucoup moins. Ils allaient à la messe le dimanche par habitude et pour rester dans le droit fil des gens honorables. Le pression sociale était importante dans les villages et les villes moyennes. Une coiffure, un détail vestimentaire, un échange verbal entre deux jeunes gens qui n'étaient pas fiancés, et la mèche était allumée. La poudre explosive entrait dans la fille d'attente de la boucherie, puis se propageait chez le boulanger, puis le coiffeur, et enfin chez le marchand de journaux (Bachman à l'époque), où s'échangeait les potins de la ville, où se tenaient des conseils municipaux officieux. Même la ménagère qui n'avait pas aéré la literie à sa fenêtre faisait l'objet d'inquisitions. « Ca n'est pas normal. Que se passe-t-il donc? » Tant de sollicitude était oppressante.

Mais c'était plutôt le curé qui avait besoin de mon grand père. Je suis désolé pour ceux qui cultivent sa mémoire. Mais il avait l'air d'une fouine en soutane noire; il se glissait dans la pièce interdite sans nous dire un mot, pour y mener d'obscurs conciliabules avec mon grand-père. Et dans la salle à manger, il ne fallait plus faire de bruit.

Mon grand-père était souvent absent le samedi après-midi et le dimanche, au grand regret de mon père, enfant unique, qui prit soin, lorsqu'il eut ses propres enfants - dont je suis - , de ne pas se consacrer à des activités trop prenantes en dehors du foyer

familial. Car mon grand-père était chef d'orchestre et souvent en vadrouille en fin de semaine.

Oh! son orchestre paroissial n'était célèbre que dans l'arrondissement, c'était un orchestre de cuivres typique de l'Alsace des années 50-60, qui se produisait à l'église au moment des grandes fêtes religieuses ou quand l'évêque de Strasbourg débarquait ou encore pour les funérailles de notables; il animait aussi les kilbes, fêtes de village nombreuses en ce temps là. Il accompagnait également les groupes de danses folkloriques. On y dansait au son des flons-flons, comme l'on dit, sur des airs à consonance germanique. Du oum-pa-pa, disaient les gens dits de l'intérieur, ceux d'au-delà des Vosges, qui se moquaient de nos attachements locaux. Mais non!, il s'agissait souvent d'authentiques compositions musicales, comme celles de Joseph Graf, lequel avait composé pour ce type d'orchestre, par exemple, une mélodie qui permettait de chanter le poème *La Lorelei*, de Heinrich Heine. *Ich weiß nicht was soll es bedeuten: je ne sais ce que signifie ...* C'était aussi le constat amer d'une province dont le sol ne bougeait pas d'un pouce, et qui pourtant se trouvait ballotté d'un pays à l'autre. Bienheureux Luxembourg!, disait Dorette, la veuve de mon professeur de philosophie.

Mon grand-père faisait partie d'une fratrie déchirée par la guerre de 70 et aussi par celle de 14-18. Certains d'entre eux, comme mon grand-père avait choisi de rester en Alsace; d'autres, comme Joseph, le père de Jean Egen, l'avait quittée après la défaite de Sedan. Mais était-il vraiment question de choix? Bien souvent ce furent les circonstances qui commandaient ces événements. Jean en a fait le récit dans les célèbres *Tilleuls de Lautenbach* et dans *Le Hans du Florival*.

Mon grand père paternel est né en 1893, ma grand-mère en 1894. Aucun de mes grands parents n'a jamais parlé le français, leur scolarité s'était déroulée avant 1918, lorsque l'Alsace était encore allemande, mais Jean témoigne dans son livre de mémoire que l'oncle Eugène, mon grand-père, pratiquait le dialecte avec humour, nuance et subtilité. Dès 14, l'armée allemande l'avait évidemment envoyé sur le front russe, - pour ne pas se retrouver face à des soldats de son ancienne patrie - front russe où les

conditions extrêmes, climatiques, alimentaires et guerrières, l'avaient affaibli, et il en a gardé des séquelles, des troubles stomacaux, et une vindicte tenace contre ces damnés russes et plus encore contre les prussiens.

Quand je restais seul avec ma grand-mère, au moment du goûter, elle me faisait des tartines de beurre sur lesquelles elle saupoudrait du sucre, elle glissait une barre de chocolat Cémoi dans l'orifice d'un petit pain que nous allions chercher dans la petite épicerie Coop, laquelle alimentait la Cité Grün et évitait d'avoir à se rendre au centre ville à plus de 500 m de là. Elle m'a aussi habitué au lait concentré sucré. Tous les deux, nous jouions à « Mais ne t'énerve donc pas! » (Le jeu des petits chevaux en français), elle m'initiait à un jeu de cartes alsacien dont j'ai parlé plus haut, ou à la belote. Ma soeur était rarement présente. J'ignorais pourquoi, mais ma position de petit-fils préféré ne m'incitait pas à me poser de question.

Mon grand-père, quant à lui, jouait de l'alto, c'est une trompette qui aurait pris de l'embonpoint, que le musicien tient à la verticale, et il se penche quelque peu pour entourer l'embouchure de ses lèvres. Cet instrument assure le rythme soit de la marche, soit de la valse, ou encore de la polka. [...clarinette perdue, le piano]



Mes parents ont eu deux enfants, ma soeur Christiane et moi-même qui écris ces lignes. Enfant ou adolescent, je n'en étais guère conscient, mais elle fut victime d'un genre de favoritisme qui a fini par peser lourd dans notre existence à Guebwiller. J'étais un garçon, le dernier du nom. Et ma soeur, en se mariant, porterait évidemment le nom de son mari. J'étais le dernier rameau vacillant de l'arbre généalogique des Egensperger. Jean Egen, mon oncle écrivain, n'avait qu'une seule fille, Evelyne, il y avait bien un autre fils, François, mais il provenait d'un autre lit, comme on le dit de manière la plus délicate qui soit. Si mes parents observaient une stricte égalité de traitement entre nous deux, ce n'était guère le cas pour les oncles, les tantes, les grands tantes, les grands oncles, et une kyrielle d'autres encore, d'autant que la famille de ma mère comme celle de mon père étaient installés à Guebwiller depuis des

siècles sans doute. Des membres de la famille, il en pleuvait comme giboulées de mars, des gens âgés, personne de notre âge.

Je ne risquais pas de mourir de faim, mon parrain assurait le plat principal: il était courtier en viandes à Mulhouse, ma marraine me procurait le dessert: elle était la femme du pâtissier de Soultz. Accompagner mes parents pour leur souhaiter la bonne année était un plaisir non dissimulé: la pièce où il vivait dans la journée était séparée du lieu de vente des pâtisseries par une glace sans tain. Nous eûmes droit, le premier dimanche après le nouvel an, à l'heure où l'on prend le café, aux éclairs, aux mille-feuilles, aux portions de forêt noire, que sais-je encore ... C'était abondant, mais c'était aussi une pâtisserie de qualité. Mais il fallait après cela honorer d'autres parents ou proches par une visite où les enfants que nous étions s'ennuyaient ferme. J'étais fêté, ma soeur l'était-elle autant que moi? Non sans doute, mais je ne m'en rendis compte que bien plus tard. On me gâtait, me caressait, me flattait, et sans doute, ces sempiternelles visites des uns chez les autres m'a conduit vers le refuge de la lecture où l'on n'y est pour personne. Il (moi!) est là-haut, il étudie, je faisais un saut au rez-de-chaussée pour dire bonjour, et je remontais bien vite jouer aux petites voitures que je collectionnais, certes, mais sans les mettre à l'abri dans une vitrine comme aujourd'hui. Avec mes modèles réduits au 1/43°, des Dinky Toys, des Solido, des Norev, j'organisais tout seul des courses de Formule 1 ou des courses d'endurance comme les 24 heures du Mans sur les lames de parquet de ma chambre. Ah! oui, j'oubliais, pendant quelques années, je rêvais de devenir pilote de course -. Le départ était fixé sur la première lame de parquet après la porte de la chambre, l'arrivée sur les avant-dernières lattes. J'alignais les Vanwall, les Ferrari, les Maserati, les Lotus, les Cooper, les Brabham, les Mercedes, les Alpine, etc., chacune était pilotée par un coureur célèbre du moment, Jim Clark, Jackie Stewart, Maurice Trintignant, Stirling Moos, Dennis ǀ Hill, etc. Je jetais le dé et, à tour de rôle, les voitures de course avançaient selon le chiffre qui apparaissait sur le dé. J'organisais des championnats du monde, et mon beau-frère et moi-même, en jouant à ce jeu, nous avons limé les genoux de nos jeans jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, ...

J'assistais parfois aux répétitions de l'orchestre dans un coin de la grande buvette du cercle paroissial Notre-Dame, du nom de l'église de la ville basse. Elle pouvait faire office de restaurant, tant elle était vaste. Nous mangions des bâtonnets salés qui se mariaient si bien avec la bière, sauf pour moi qui en était privé d'alcool, et je me contentais de limonade, de grenadine ou d'un Pschitt orange ou citron, d'eau pétillante Lisbeth ou Carola, et c'était déjà beaucoup. Ce bâtonnet salé s'appelle en alsacien « bangala » et il a fini par léguer son nom au cercle paroissial. Nous nous rendions ainsi au « bangala ».

Assis dans la buvette, j'agitais ce « bangala » au rythme lent de la musique de l'orchestre, en mimant mon grand-père qui menait sa dizaine de cuivres à la baguette. Et un jour, apercevant ma pantomime, il me prit par la main et me hissa sur l'estrade, mit le pupitre à ma hauteur, et me demanda de le remplacer au pied levé, pendant qu'il s'installait au bar. J'étais fort intimidé, et, après un court moment d'hésitation, je m'exécutai. Je levai la baguette en tremblant et à peine était-elle descendue, que, formidable, merveilleux!, les instruments de l'orchestre se mirent à jouer comme si j'avais mis une pièce dans un orgue mécanique. Ma main et au bout, la baguette, battaient davantage l'air que la mesure, et malgré les deux temps de la marche qu'ils exécutaient, j'avais du mal à faire correspondre mes gestes avec la cadence de l'orchestre. Tout à coup, la cadence se mit à ralentir, puis le morceau prit fin et je me retrouvai le bras en l'air sans savoir ce qu'il fallait faire pour exécuter le geste final. Après un court moment, les musiciens reprirent la coda pour que je puisse achever mon geste. Mais il revenait toujours à la même position, bras et baguette levée. Après l'exécution de trois coda, mon grand père monta sur l'estrade et prit mon bras et l'abaisse par une lente pression de sa main. Quelques joueurs de cartes attablés au fond de la salle se mirent à applaudir et les musiciens frappèrent le sol de leurs pieds en guise d'applaudissements. Je ne savais pas qu'il fallait se pencher pour saluer, le grand père qui tenait toujours mon bras m'entraîna dans la courbe de son salut, une fois, deux fois, arborant un sourire narquois. Se moquait-il de ma maladresse? Un peu sans doute, mais j'avais ressenti de la fierté

que l'on puisse m'obéir de la sorte, ce que je parvenais pas à obtenir de notre chien Milou.

Puis les musiciens ouvrirent les soupapes de leurs cuivres et soufflèrent dans leur embouchure; une sorte de sueur sortit en petites perles de leurs orifices et tomba sur le parquet. Puis il fallait que les musiciens à vent se réhumidifient le gosier par de longs traits de bière d'Alsace qu'ils ingurgitaient sur le zinc du bar. ...